

Poèmes inédits d'Henry Bauchau

T'aimer m'aura suffi

Entre la mort et l'amour, est-ce qu'il y aura toujours cette guerre ?
Ce silence des dernières années, où ne reste devant nous que la mort.
Vais-je traverser le dur hiver, partir avant sa fin ?
Tout espoir est refusé, tout est incertain chaque jour.
Ceux qui nous aiment ne peuvent pas comprendre
La vie sans projets, sans illusion que nous avons à vivre.
À ta miséricorde, Seigneur, à ton bonheur je me confie
Ainsi que le pauvre soldat, frappé par un obus
Guidé de loin par un état major aux cheveux gris.
Faut-il sortir de notre préhistoire ?
Il n'y a plus aujourd'hui de guerres entre tribus.
Les châteaux et les empires du passé s'écroulent,
S'il y a moins de soldats sur la terre, il y a plus d'armes
Et de fous, jeunes ou vieux, pour s'en servir.
Du plus profond de la vieillesse, Seigneur, j'espère en ta lumière
Bientôt je ne pourrai plus élever mes paupières vers Toi
J'espère m'éclairer de ta matière céleste
S'il n'y a rien ensuite, t'aimer m'aura suffi.

[Fonds Henry Bauchau de l'UCL, A 21967]

Nos pères sont morts dans les batailles

Les arbres n'ont jamais été plus beaux.
Je suis si surpris de leur beauté revigorée chaque année
Que j'ai peine à croire qu'un jour, bientôt peut-être, ils périront.
Ma vue est limitée maintenant par le grand hêtre, par ses
pourpres, par ses noirs,
Par les petits circuits que le ciel peut faire entre ses branches.
Les roses devant moi sont comme un petit troupeau de femmes
prêtes à l'attaque.
Pourquoi à l'attaque ? Est-il rien de plus tendre que les roses un
peu touchées par le soleil ?
Au moment où j'écrivais, j'ai peut-être rêvé
Des femmes de Germanie qui s'en allaient avec leurs hommes
pour conquérir les Gaules
Dans des armées formées en triangle pour tenter de percer la
ligne romaine.
Elles couraient en avant, poitrine nue, pour encourager leurs hommes.
Ce sont elles, longuement contenues, qui ont exténué l'Empire
de Rome
En criant : « Nos pères sont morts dans les batailles. Tous les
vautours en ont gémi. »
Ces femmes peintes, le corps sillonné de blessures, ont ravagé
l'Europe romaine.
Moi aussi je ravage souvent et les vautours ne gémissent plus.
Il n'y a plus rien que de grandes maisons, de petites cités, la
grande nature, que les hommes laissent encore en quelques
coins croître et atteindre la vigueur.
Le Psalmiste dit bien des choses sur la vigueur, sur la rigueur, sur
l'efflorescence et la chute.
Les gens de ce temps-là savaient des choses que nous ignorons
aujourd'hui
Que chantent encore quelques moines dans les monastères qui
subsistent.
Je ne regrette pas ce temps-là, ni celui des rois et des seigneurs,

Des grandes abbayes avec leurs terres immenses.
Je ne regrette rien, je peux le dire en toute confiance, mais
quelque chose en moi est regretté beaucoup.
Tant d'erreurs, tant de joies, tant de lumière, de pluies luisantes
entre les feuilles.
Je cherche mon sujet de joie et ne le trouve plus.
Heureux étais-je lorsque j'écrivais « Ève »
S'épanouissant en moi comme un grand arbre naturel.
Y a-t-il d'autres choses à dire que celles qu'on ignore,
Que l'on poursuit dans les rêves et dans les va-et-vient d'une
pensée imminente ?
Chaque fois que je me regarde moi-même, au fond de mon jardin
Je vois croître un arbre, un seul et Robin des Bois et ses archers
qui attaquent le château.
Est-ce le château de l'âme, celui du mauvais larron ?
Je l'ignore, je l'ignorerai toujours
Jusqu'à ce moment merveilleux où coïncideront enfin le tout et le rien.

[Fonds Henry Bauchau de l'UCL, A 21968]

Printemps des quatre fils Aymon

La semaine des feuilles roses du hêtre pourpre
Tous les bourgeons vont bientôt s'entrouvrir
Entre les nuages un peu de soleil filtre
Et dessine dans l'herbe un admirable tronc
Qui se divise en trois et se rejoint deux fois
Beauté de sa grande ombre, ovales amincis.
Autrefois, un grand feu, une grande cheminée
Aimaient à raconter une histoire merveilleuse et sortant des
forêts.

Le père poursuivi par trop de cavaliers
Sangliers des forêts et brigands des Ardennes
Place sur son cheval les quatre fils Aymon
Il lance le cheval vers la Meuse et la pierre sans nom
En arrivant au bord du fleuve
Le cheval saute sur la pointe
D'un bond joyeux, il est sur l'autre rive.
Les poursuivants se brisent sur la pierre
Ou se noient dans la Meuse.
Heureuse la légende
Qui a donné son nom à la roche à Bayard.

[Fonds Henry Bauchau de l'UCL, A 21969]

Miss Blanche disparue

Le dimanche, nous revenions souvent de Louvain à Bruxelles
Le tumulte, les fumées de la gare du Nord nous faisaient peur
En sortant, on voyait sur un toit une grande affiche lumineuse
Elle écrivait dans le ciel « Miss Blanche » au-dessus d'une longue
cigarette blanche et dorée

Un jour, Miss Blanche a disparu, personne ne savait pourquoi.
C'était ainsi, une fois de plus

Elle était chassée aussi des magasins, la marque était vendue.
Comment pouvait-on vendre Miss Blanche, ce rêve accroché
dans le ciel ?

Gare du Nord, gare de Louvain, comme nous avons craint votre
odeur et vos vitrages enfumés

Miss Blanche présageait la sortie, le grand air, le retour de la
même question :

Est-ce que notre père allait prendre un taxi ou faudrait-il revenir
en tram écrasés par les jambes des voyageurs ?

D'autres dimanches, nous allions avec lui au Marché aux Oiseaux
sous les maisons grises et dorées de la Grand'Place

Le père achetait parfois un bouvreuil, un chardonneret, une mésange

Jamais un oiseau des tropiques que nous admirions tant

Il disait : « Ils sont beaux mais trop chers, vivent trop peu de
temps. Ce n'est pas pour nous. »

Pas pour la haute cage peinte en blanc avec des rayons de cuivre
où il élevait ses oiseaux

La mort nous a touchés pour la première fois quand nous avons
vu le bouvreuil mort étendu sur le sable.

Miss Blanche n'était pas morte, ne pouvait pas mourir
Trésor du cœur jusqu'à mon dernier jour.

[Fonds Henry Bauchau de l'UCL, A 21970]

L'homme poursuit la terre et ne la détient pas

Indéchiffrés les grands vols d'Amérique
Passent d'un continent à l'autre
Ils se croisent, ils se hérissent
Mais ne se heurtent point
Salut dérive, dérive des ondes
Renversant tant de mornes collines
Pour rendre à chacune son sentiment
De bonheur ébloui
Car les herbes sont sèches
Partons, partons sans fin
Les lueurs d'orient
Nous poussent vers le sud
Et les grands rois tremblants
Conçus à l'occident
Dans la sombre batterie offerte tous les soirs
Nous devons indiquer ce qui n'existe pas
Passant entre l'Argentine et l'émoi du désert
L'homme poursuit la terre et ne la détient pas

17 septembre 2012

[Fonds Henry Bauchau de l'UCL, A 21971]